

■ Par Amélie Adamo



BIO

1975 : Naissance à Saint-Petersbourg (Russie).

1989 : École de Beaux-arts, Saint-Petersbourg. Puis elle quitte son pays.

1996 : Académie des Beaux-arts, Florence (Italie).

1998 : Minneapolis College d'Art et Design (Etats-Unis).

2000 : École de Beaux-arts, Toulouse (atelier de Stephen Marsden et J.L. Fauvel).

2002 : Prix de la Fondation Charles Oulmont (Fondation de France).

2008 : Première exposition collective, NEME (Chypre), NCCA (Ekaterinsbourg, Russie) et IMCA (Moscou).

2011 : Première exposition personnelle, à la Galerie Caroline Vachet (Lyon), qui présente également ses œuvres lors de la foire Art Paris.

2012 : Exposition personnelle Galerie Polad Hardouin (Paris). Premières expositions collectives en Suisse et en Belgique.

■ Expositions :

- *Catharsis* (collective)

Jusqu'au 5 janvier

Et exposition personnelle
Novembre 2013

Galerie Polad Hardouin

86 Rue Quincampolx

75003 Paris

01 42 71 05 29

<http://polad-hardouin.com>

- Du 13 janvier au 17 février

Galerie d'YS

84 rue de l'Arbre Bénit

1050 Bruxelles

32 / 25 11 95 11 /

www.galeriedys.com

Cote : 800 à 3500 €

Anya Belyat-Guinta



Transcendance 1 - 2012 – Graphite et crayon – 27 x 21 cm
Photo Galerie Polad Hardouin

Tremblement de chair

La métamorphose aux bouts des doigts, elle dessine Anya.

Avec la mine du désir, incertaine, elle griffonne la membrane humide du papier. D'une fébrile mécanique et sensuelle osmose, de secousses graphiques en caresses roses, elle traverse la chair, la transforme, l'habite.

Comme une terre inconnue et instable.

Aux frontières des contrées intimes. Là où s'unit Eros à l'abîme. Là où l'on sent, à fleur de peau, la matière frissonnée et la ligne tremblée.

Pour Anya, mal à l'aise avec la parole, les mots c'est comme « un mur difficile à traverser ».

Son réel moyen d'expression ? Le dessin. « C'est le médium le plus intime, le plus direct, le plus juste, avec lequel on ne peut pas mentir ». C'est dans cet univers, où elle s'exprime depuis son enfance, qu'elle se sent vraiment libre. Sorte de terre d'exil, où l'imaginaire sans entrave se déploie contre le vide.

Terre d'exil

« J'ai commencé à dessiner très tôt. Dès quatre ans, comme tous les enfants. Puis à l'âge de sept ans, j'ai appris les fondamentaux en suivant des cours de dessins académiques.

En 1989, j'ai dû quitter la Russie avec ma famille. Pendant ce voyage, malgré les difficultés et les déplacements permanents, j'ai dessiné tout le temps. C'est là que le dessin a pris une autre façon d'être. C'est devenu une manière d'affronter la peur du changement, de l'inconnu. Ensuite j'ai prolongé tout ça. »

« Quand je suis arrivée aux États-Unis, mes études ont été décisives. Jusque là, à travers mon bagage académique, j'avais appris à appliquer des règles, comme définir une composition correcte ou établir des perspectives. Tandis qu'au Collège de Minneapolis, on me demandait de définir ma voie, de développer un travail personnel et de m'exprimer librement. C'est à ce moment là, ayant obtenu une bourse, que j'ai pu partir à Florence.

À l'Académie des Beaux-Arts, j'ai alors poursuivi ces deux voies : je continuais à suivre des cours de dessin académique tout en recherchant une expression vraiment personnelle. En fait, le fait d'avoir des bases, comme la connaissance des corps, cela ouvre des portes pour aller où l'on veut ».

Et depuis elle va Anya. Vers une terre insolite. Univers intime, créé par une femme enfant, où l'érotique des corps s'ouvre



Masquerade of Desire II – 2012 – Technique mixte sur papier – 76 x 58 cm – Photo Galerie Polad Hardouin

librement à la folie, aux transformations, à l'hybridation, aux travestissements. Ce monde est nourri d'une sensibilité et d'un imaginaire par lesquels Anya se rapproche de certains « modèles » : de la sexualité florissante, entre céleste et Enfer, des traversées, de Jérôme Bosch à la sensualité féminine des sculptures d'Elza Sahal ; ou encore, des réminiscences obsessionnelles de l'enfance, présentes dans les créatures de Louise Bourgeois, à l'étrangeté des chairs et des identités sexuelles, chez Oda Jaune ou Sandra Vasquez de la Horra.

Des échos dont Anya a transformé l'empreinte en créant sa propre mythologie.

Peau d'Âme

Le pays d'Anya est peuplé de mutins personnages, doués au jeu du déguisement et des métamorphoses.

Là, tantôt un enfant au sexe visage d'homme, tantôt des femmes barbues masquées par d'étranges chevelures perruques douées d'une vie propre. Ici, tel Gulliver chez les Lilliputiens, un géant pris en otage par des petits êtres envahissants qui lui ficellent la chair, la transforment, la déchirent.

Là encore, un corps fantasmé aux membres dédoublés ou mué en amas organiques, tous les creux habités de protubérances érectiles et mouvantes.



Floralia 7 – 2011 – Technique mixte sur carte perforée – 27 x 21 cm - Photo Galerie Polad Hardouin

Entre réel et onirisme, toujours ces créatures sont hybrides. De tous âges, elles sont les temps mêlés, les ailes de l'enfance à nos carcasses greffées.

Androgynes, elles sont l'ambiguïté des sens, le trouble des sexes fusionnés. Ange aux pulsions infernales, bête humanoïde anthropophage, elles sont belles et monstrueuses. Candides et cruelles. Vivantes et petites morts, au festin du fantasme et

banquet de l'Extase grignotée par les ombres.

Telle une parade de Narcisse, joyeuse ou sombre mascarade, les personnages ainsi créés par Anya sont comédiens au Carnaval de l'intériorité.

Ils jouent les « Je » que l'on ne veut pas voir. Comme ces lettres inscrites de manière automatique, à l'envers dans les dessins : *Tye meny vidish* ? (Est-ce que tu

me vois ?) ; Ya tebya visu (Je te vois). Ces êtres instaurent un dialogue avec le regardeur, tel un miroir posé. Ils nous scrutent, nous les voyons. Dans leur reflet, nous nous reconnaissons. Ils sont « l'Âme habillée avec les corps ».

Sous chacune de leurs peaux : un flux vibratile. Une présence invisible. Le flot glacé de nos peurs cachées. Le souffle tiède de nos désirs grimés.

